

GRANDEUR ET MISÈRE DE LA TYPOLOGIE

Gilbert Lazard

*École Pratique des Hautes Études
Paris*

La typologie est solidaire de la quête des invariants (ou universaux empiriques). Si la linguistique doit s'efforcer de devenir une véritable science, la recherche typologique est une exigence majeure. Fondée sur la comparaison des langues, elle se heurte à une difficulté fondamentale, celle de la définition de la base de comparaison, car les catégories des différentes langues ne coïncident pas. La part d'incertitude qui en résulte ne peut être délimitée et réduite que par une grande rigueur méthodologique et en particulier le respect du "principe de pertinence" dans la définition des objets linguistiques.

Mots-clés: catégories - comparaison - invariants - pertinence - science - typologie - universaux.

1. LA PRATIQUE TYPOLOGIQUE

L'ambition typologique est aussi ancienne que la linguistique. Elle est aujourd'hui plus active que jamais, mais elle a changé de caractère. Longtemps elle a pris la forme d'une classification morphologique des langues, classification qui se voulait plus ou moins analogue à la classification naturelle des espèces vivantes. La fameuse tripartition des langues flexionnelles, agglutinantes et isolantes a longtemps résisté aux critiques qui lui reprochaient, à juste titre, d'être plus intuitive que scientifique et de simplifier excessivement les faits. Elle s'est raffinée jusqu'à la classification, bien plus subtile, de Sapir, qu'on ne manque jamais de saluer, mais qu'on n'utilise guère. Elle a survécu, épurée, dans les modèles de Skalička, conçus comme des types idéaux auxquels ne s'identifie la structure d'aucune langue et qui s'offrent seulement comme un cadre théorique susceptible de servir à situer les langues réelles et à caractériser chacune d'elles comme une combinaison de composantes relevant de différents modèles. Le principe classificatoire s'offre encore, sous une autre forme, dans la "typologie de contenu" de Klimov, où il s'associe à l'hypothèse, héritée de N. Marr et hautement discutable, d'une succession de stades jalonnant le "progrès" du langage.

La linguistique d'aujourd'hui n'a plus guère le souci de la classification des langues prises chacune dans sa totalité. Appuyée sur une documentation considérablement élargie, elle a pris

une conscience aiguë de la complexité des systèmes linguistiques et de leur relative malléabilité, elle s'attache plus modestement et plus sagement à des parties plus ou moins restreintes de ces systèmes. La visée d'une typologie globale a fait place à la construction d'une multiplicité de typologies partielles, qui pour la plupart portent sur la syntaxe.

En témoignent, par exemple, les travaux sur l'ordre des constituants menés, surtout aux États-Unis, dans la foulée des recherches de Greenberg, les enquêtes des linguistes de Léninebourg (ou Saint-Petersbourg) sur les catégories verbales, les vastes constructions du programme UNITYP de Cologne sur diverses "dimensions" du fonctionnement des langues, les recherches actanciennes du groupe RIVALLC à Paris. Le programme EUROTYP ("Typologie des langues en Europe") s'est partagé en une série de neuf groupes thématiques, dont chacun avait pour objectif l'établissement d'une typologie limitée à son secteur. La toute récente création de l'"Association for Linguistic Typology" et de sa revue *Linguistic Typology* est à la fois la confirmation de l'importance actuelle de ce type de recherches et une circonstance éminemment favorable à leur développement.

Tous ces travaux ont en commun d'associer à la visée typologique ce qu'on appelle "la quête des universaux". Ces deux objectifs, qui ont pu sembler opposés, puisque l'un est de caractériser les langues par leurs différences et l'autre de rechercher ce qu'elles ont de commun, sont en réalité indissociables, car les différences ne se laissent reconnaître que sur un fond commun, les types ne sont que des variantes d'une même réalité. Dans un exposé qui a fait date, au congrès de Bologne, il y a vingt-cinq ans, Coseriu a distingué trois sortes d'universaux: d'abord, les "universaux possibles", qu'on appellerait plus clairement "universaux de possibilité", c'est-à-dire les phénomènes attestés au moins dans une langue, et par conséquent appartenant aux possibilités du langage; en second lieu les "universaux essentiels", qui se déduisent de l'essence même du langage; et enfin les "universaux empiriques". Ce sont ces derniers qui sont l'objet de la quête des typologues. Je les désignerai dans ce qui suit par le terme d'"invariants", qui me paraît le plus approprié.

Dans les travaux de l'école américaine, ils prennent la forme d'implications du type "si telle langue a la propriété A, elle a aussi la propriété B", ou, dans une formulation plus modérée, "si une langue a la propriété A, la probabilité qu'elle ait la propriété B est supérieure à celle qui résulte du hasard". Lorsque plusieurs implications s'enchaînent, on a affaire à une "hiérarchie", comme la fameuse hiérarchie des "arguments" de la prédication, "sujet" — "objet direct" — "objet indirect", etc. (en sigles: S — OD — OI, etc.), qui se manifesterait dans diverses relations.

Une forme d'invariant plus raffinée et plus complexe est construite dans les publications d'UNITYP, c'est celle de continuums au sein desquels se situent les différents types. L'équipe RIVALLC construit aussi, plus modestement, des sortes de continuums. Les invariants se présentent donc comme des cadres qui délimitent le champ des variations possibles. Ce ne sont ni des instruments grammaticaux, ni des catégories, mais des ensembles de relations qui s'imposent aux instruments et catégories des langues particulières et qui commandent les variations observées.

Une autre caractéristique des recherches récentes en typologie est qu'elles débouchent souvent sur des tentatives d'explication qui généralement se placent dans une perspective fonctionnaliste. Ces explications viennent en quelque sorte se superposer aux conclusions proprement typologiques, elles ne sont pas de même nature. Les invariants sont construits par un patient travail d'enquête et d'analyse. Les théories explicatives que l'on construit ensuite dessus s'appuient sur l'idée générale qu'on se fait de la fonction, ou des fonctions, du langage. Elles ne peuvent être qu'hypothétiques, mais elles ont l'avantage de situer les faits dans une perspective d'ensemble qui les rend intelligibles. Elles sont donc utiles, dans la mesure où elles donnent pas naissance à des préjugés qui risqueraient de fausser l'observation et l'interprétation des faits.

Le groupe UNITYP, dans une élégante synthèse, invoque les principes opposés d'"indicativité" et de "prédicativité", ainsi que le principe d'"iconicité" et cherche à raccorder les conclusions de ses travaux aux résultats de la recherche en psychologie. Les linguistes de l'école américaine,

moins systématiques, expliquent les relations générales qu'ils ont dégagées par des principes tels que la tendance à l'économie, la nécessité d'assurer pleinement la communication, les besoins d'expressivité, etc.

Ces idées raisonnables sont moins neuves que, peut-être, ne le croient les auteurs. Elles sont familières à ceux qui ont été nourris des enseignements de Benveniste, Martinet, Vendryes, Meillet, pour ne citer que des maîtres que je connais. Mais il est réconfortant de les voir revenues à la mode. Et d'autres, plus nouvelles, s'y sont ajoutées: la hiérarchie mise au jour par Silverstein (1976) et les justifications cognitives qu'on peut lui trouver s'avèrent une idée féconde qui fournit à beaucoup de faits une explication séduisante.

2. UNE DIFFICULTÉ FONDAMENTALE

Tous les travaux de typologie sont fondés sur la comparaison des langues. C'est là qu'ils rencontrent le problème le plus redoutable, celui de la base de comparaison. Comment comparer utilement des langues différentes dans la diversité apparemment infinie de leur détail grammatical et lexical? Je dis "apparemment" parce que, théoriquement, cette diversité n'est pas infinie: la notion même d'invariant implique qu'elle a des limites. Mais celles-ci ne sont pas visibles d'emblée, puisque justement il s'agit de les chercher.

Le linguiste qui entreprend de comparer des langues ne voit dans leur réalité matérielle, c'est-à-dire leur manifestation morphosyntaxique et lexicale, que des unités, des catégories et des règles qui sont différentes d'une langue à l'autre. Ou plutôt, elles présentent souvent des ressemblances, que l'intuition saisit aussitôt, mais qui sont trompeuses. D'une langue à l'autre, non seulement il n'y a pas identité entre les formes, mais il n'y a jamais non plus coïncidence exacte entre les significations portées par ces formes.

En revanche ce que toutes les langues ont en commun, c'est la capacité d'exprimer les mêmes contenus de sens. La comparaison exige donc que l'on s'appuie sur le sens. Mais l'univers des sens est un espace amorphe ou qui, en tout cas, semble tel, tant qu'il n'est pas structuré par l'expression langagière: "les manifestations du *sens* semblent aussi libres, fuyantes, imprévisibles, que sont concrets, définis, descriptibles, les aspects de la *forme*" (Benveniste 1967, réimpr. 1974: 216). Les distinctions qu'on peut vouloir y introduire courent toujours le risque d'être arbitraires, si elles ne sont pas fondées sur celles qu'y établit la langue: or chaque langue les établit à sa manière.

Tel est donc le dilemme: d'un côté des données formelles nettes et bien structurées, mais indéfiniment variées, de l'autre un contenu sans structure propre, qui se prête à tous les découpages arbitraires. Les premières sont en principe incomparables, le second irrémédiablement flou.

Cette difficulté est fondamentale. Cependant elle n'a pas empêché le travail: on prouve le mouvement en marchant. Mais la marche est cahotante. On peut, par une décision *a priori*, découper une certaine portion de l'espace sémantique, c'est-à-dire définir logiquement une certaine notion, et rechercher comment elle s'exprime dans des langues diverses. C'est, si je comprends bien, ainsi que procèdent les travaux de l'école de Léninegrad sur des notions telles que le résultatif, le causatif, le passif, l'itératif. Ils aboutissent à réunir, très utilement, des données abondantes et uniformes dans leur présentation. Mais la démarche adoptée ne se prête pas à faire apparaître la manière dont l'expression de telle notion dans telle langue se situe dans le système de la langue. Elle ne vise pas à renseigner sur la structure des langues explorées, mais seulement à cataloguer les diverses possibilités d'expression. En somme, elle n'atteint que des "universaux de possibilité".

Il faut aussi mentionner ici l'ambitieuse tentative faite par K. Heger pour construire un système de "noèmes", indépendants de toute langue et destinés à servir de *tertium comparationis*. Elle n'a guère été suivie d'activité typologique pratique, si ce n'est qu'elle a servi en quelque mesure à appuyer les travaux des chercheurs du groupe UNITYP.

Ceux-ci, de leur côté, tentent de surmonter la difficulté par une démarche alternativement onomasiologique et sémasiologique. Des concepts sont posés à titre provisoire et expérimental, leur pertinence contrôlée par l'examen des langues, qui peut amener à les modifier, d'où nouveau contrôle, etc. Voici comment la méthode est caractérisée par l'inspirateur de ces recherches: "The two opposite pathways are complementary [...] Merely to posit concepts would result in speculation. Merely to proceed by inductive generalization would never lead us to the underlying concepts. It is the joint approach that leads to insight into the interrelation between thought and language." (Seiler 1995: 303). L'auteur ajoute que, dans cette procédure, "there is a clear asymmetry in favour of the linguistic data in their considerable diversity from the languages of the world, which are open to observation" (*ibid.*). Cette méthode, combinée avec un riche appareil théorique, a abouti à une foule de résultats très intéressants dans toute une série de secteurs de la structure des langues.

Une autre façon de faire consiste à s'en tenir à des concepts aussi proches que possible des réalisations linguistiques, c'est-à-dire à des concepts grammaticaux. C'est ce que fait l'école américaine, par exemple dans les études sur l'ordre des termes: on classe les langues comme langues SOV ou SVO ou VSO, etc.; elles ont des prépositions ou des postpositions; l'adjectif épithète précède ou suit le substantif (AN vs. NA), etc. C'est sur des bases analogues que sont construites les hiérarchies, comme celle des "arguments" de la proposition, S — OD — OI, etc.

Ces études supposent que les concepts grammaticaux en question sont clairement définis. Si ceux de préposition et postposition ne semblent pas, à première vue, poser de grands problèmes (mais il faudrait voir), il n'en va pas de même de bien d'autres. Existe-t-il une claire définition de l'adjectif en linguistique générale? C'est douteux. Quant aux notions de "sujet" et d'"objet direct" et "indirect", elles sont assurément fort obscures. On sait quels débats a suscité et suscite la notion de sujet. Issue de la tradition gréco-latine et assez bien appropriée à la plupart des langues indo-européennes anciennes et modernes, elle pose d'immenses problèmes, non encore résolus, quand on veut l'appliquer à des langues d'autres types (et même à certaines langues indo-européennes). La notion d'objet, quoique apparemment plus simple, est elle-même bien peu claire, et celle d'objet indirect est aussi d'un statut incertain.

Ces notions sont pourtant employées sans état d'âme par une multitude de linguistes sans qu'on sache comment ils les entendent, si ce sont des fonctions grammaticales définies par leurs relations avec le reste de la proposition ou les représentants morphosyntaxiques de rôles sémantiques tels que agent, patient, attributaire.

Evidemment cette incertitude est gravement préjudiciable à toute typologie construite sur ces notions. En fait, ces typologies sont tout de même suggestives et les invariants proposés ne sont pas dénués d'une certaine pertinence, parce que les notions en question reflètent plus ou moins des réalités présentes dans beaucoup de langues. Mais, comme elles les reflètent confusément, typologies et invariants sont naturellement marqués eux-mêmes de cette confusion et ne sont valables qu'approximativement.

Dans les travaux du groupe RIVALC sur les relations actanciennes, on s'est efforcé d'échapper à ce défaut en évitant les notions en question et en prenant en considération, strictement sur le plan morphosyntaxique, les relations des termes de la proposition avec le prédicat verbal. Cette méthode aboutit à des constructions théoriques qui semblent converger avec les résultats obtenus par d'autres linguistes et s'accorder assez bien avec l'intuition. Mais, bien entendu, elle comporte aussi des généralisations *a priori*, dont la validité n'est pas absolument garantie.

3. LA LINGUISTIQUE: UNE "PROTO-SCIENCE"

Cette difficulté fondamentale et inévitable mine toute science du langage ou, tout au moins, toute *science des langues*, si l'on admet une distinction entre linguistique des langues et linguistique de la parole. En effet, si la science des langues a pour objet la connaissance des principes qui sous-tendent toute structure de langue, la typologie est la discipline majeure. C'est à juste titre que Hjelmslev y voyait "la tâche la plus grande et la plus importante qui s'offre à la linguistique" (1963, trad. 1966: 128), puisque, disait-il, c'est elle qui doit permettre de savoir

pourquoi certaines structures sont possibles et d'autres non, bref de traiter la question de la nature même du langage.

Ce qui est ici en cause, c'est donc le statut scientifique de la linguistique. Il est généralement reconnu que la linguistique n'est pas vraiment une science, au sens fort du terme. Benveniste l'a plus d'une fois évoquée comme une discipline "qui vise à se constituer comme science" (1963, réimpr. 1966: 20; 1968, réimpr. 1974: 16, 29). Tout près de nous encore, Givón, dans son dernier livre, en parle comme d'une "would-be- science" (1995: 21).

La caractérisation la plus précise en est, je pense, offerte par l'éminent épistémologue G.-G. Granger. Il définit ce qu'il appelle des "proto-sciences", comme l'étaient la physique et la mécanique avant Galilée, c'est-à-dire des savoirs qui accumulent "un trésor de faits disparates et d'explications partielles", sans être encore parvenus à "une définition catégoriale des objets de leur visée" (1987: 12). C'est à ces "proto-sciences", continue Granger, bien plutôt qu'aux sciences constituées que s'applique la notion récente de *paradigme* introduite par Th. Kuhn pour désigner les appareils conceptuels différents et concurrents qui se partagent ces savoirs. Et c'est parmi ces "proto-sciences" qu'il range la linguistique, discipline "dont il faut oser dire, malgré ses succès certains, qu'elle est encore, en tant que *science*, à l'état naissant, comme en témoigne la pluralité de ses paradigmes" (1987: 27).

Dans quelle voie faut-il donc s'engager pour tenter de faire passer la linguistique de l'état de proto-science à celui de science? Des savants comme ceux que je viens de citer, Hjelmslev, Benveniste, s'y sont efforcés. Leur effort, me semble-t-il, n'a guère été repris par leurs successeurs. L'attention s'est tournée surtout dans d'autres directions: elle s'est tournée, d'une part, vers la description des langues, tâche évidemment de première nécessité, mais à visée plus modeste, même si elle a puissamment donné l'essor aux études typologiques, et d'autre part vers l'analyse des actes de langage, c'est-à-dire vers la pragmatique, ce qui est assurément très important, mais ce qui est autre chose¹.

Cependant la nécessité demeure, et l'essor même des études typologiques la fait sentir plus vivement que jamais. "Toute discipline, écrit Benveniste, qui vise à acquérir le statut de science doit d'abord définir ses constantes et ses variables, ses opérations et ses postulats, et tout d'abord dire quelles sont ses unités" (1967, réimpr. 1974: 219). S'agissant de la linguistique, sur quoi fonder ces définitions? Pour Benveniste, sur la conception saussurienne de la langue comme système de signes, dont "chacune des unités se définit par l'ensemble des *relations* qu'elle soutient avec les autres unités et par les *oppositions* où elle entre" (1963, réimpr. 1966: 21).

"La langue est forme, non substance", dit Benveniste (1962, réimpr. 1966: 93) en reprenant la formule de Saussure. Ce principe doit guider le travail du linguiste et lui permettre de saisir les réalités proprement "linguistiques" par opposition aux considérations psychologiques ou autres, c'est-à-dire de dépouiller les faits observés de tout ce qui n'est pas par ce principe caractérisé comme pertinent, et de poser ainsi les bases "d'une linguistique conçue comme science, par sa cohérence, son autonomie et les visées qu'on lui assigne" (1954, réimpr. 1966: 5).

Il me semble que ces conceptions n'ont rien perdu de leur intérêt et qu'elles peuvent encore offrir une utile base théorique aux linguistes, à présent nombreux, qui pratiquent la recherche typologique. Il semble être aujourd'hui de bon ton de critiquer les idées saussuriennes, en particulier les dichotomies entre langue et parole, entre synchronie et diachronie. Il ne saurait être ici question de faire l'exégèse de la pensée de Ferdinand de Saussure, mais seulement de voir quel profit on peut tirer de ces thèses dans la perspective présente.

Il importe tout d'abord de ne pas les simplifier. Evidemment, langue et parole ou synchronie et diachronie ne se distinguent pas comme des choses, que l'on pourrait contempler posées l'une en face de l'autre. La relation entre les deux termes de chacune de ces oppositions est

¹ Je laisse ici de côté les travaux générativistes, qui ont assurément une visée scientifique, mais se sont orientés tout autrement, avec des résultats, à mon sens, décevants, au regard du nombre des chercheurs engagés, du temps passé et des efforts déployés.

dialectique. La langue n'existe que par les actes de parole, qui eux-mêmes ne sont possibles qu'en vertu du système de la langue. D'autre part, il n'y a pas de synchronie pure: tout état de langue comprend des éléments en voie de disparition, d'autres en voie de constitution. En outre, il est clair que le système d'une langue, c'est-à-dire l'ensemble de ses unités, de ses catégories et de ses règles, n'est pas exactement le même pour tous les locuteurs. Le fonctionnement d'une langue comporte une infinité de variations d'un acte de parole à l'autre, d'un locuteur à l'autre, d'un instant à l'autre.

Tout cela va de soi. Cependant ces considérations ne ruinent pas l'idée d'un système synchronique. Celui-ci est évidemment une abstraction. Mais l'opération d'abstraction fait partie de toute démarche scientifique. Elle est non seulement légitime, mais nécessaire. Écoutons encore l'épistémologue Granger, parlant cette fois de la science en général, et non spécifiquement de la linguistique: la pensée scientifique, dit-il, par opposition à l'intuition, est "une pensée articulée en un système opératoire, c'est-à-dire qui pose des éléments plus ou moins abstraits et des règles. Poser des éléments signifie que l'on neutralise des qualités pour ne viser dans un objet que ce qui sert précisément de support aux opérations régies par ces règles. C'est au prix de cette ascèse que les champs des diverses sciences se sont constitués" (1994: 349).

Considérer la langue comme un système synchronique, c'est justement neutraliser les variations de diverses sortes pour ne considérer que ce qui lui permet de fonctionner comme instrument de communication. C'est réduire un ensemble complexe et mouvant de phénomènes à un objet abstrait qui se prête en principe à un traitement rigoureux.

Le caractère spécifique du système de la langue est exprimé, sous une forme un peu provocante, par le célèbre adage saussurien: "Dans la langue, il n'y a que des différences". Celui que j'ai cité plus haut: "La langue est une forme et non une substance", dit la même chose. Nous savons l'importance de la substance (phonétique s'il agit de la deuxième articulation, sémantique dans le cas de la première). On ne peut l'ignorer, sous peine de s'enfermer dans un distributionnalisme stérile. Mais ce qui, dans cette substance, importe au linguiste en tant que tel, ce sont les distinctions qu'y introduit la langue: s'il néglige de prendre en considération la forme que la langue impose à la substance, il cesse de faire de la linguistique.

L'objet propre du linguiste, et c'est en cela que celui-ci se distingue du psychologue, ce sont les oppositions qui s'établissent, à tous les niveaux, entre les unités de la langue. Il les saisit dans la forme et la distribution de ces unités (les signifiants) et il s'efforce de cerner aussi précisément possible les corrélats sémantiques (les signifiés) de ces oppositions de forme. Ce sont ces corrélats qui, sur le plan du contenu de sens, constituent la forme propre de chaque langue, car un signifié n'est distinct d'autres signifiés qu'autant qu'il est lié à un signifiant distinct d'autres signifiants. C'est le *principe de pertinence*, qui a été explicité et développé dans les années trente par les phonologues de l'école de Prague.

Il découle directement de la théorie saussurienne, et, longtemps même avant la publication du *Cours de linguistique générale*, dès 1902, il avait été mis en pratique très lucidement par Meillet, peut-être influencé par l'enseignement de Saussure. Je crois utile de le citer: "Aucune catégorie sémantique, écrit-il en 1902 à propos de sa description du vieux-slave, n'a été admise qui ne répondît à un moyen d'expression distinct dans la langue même. Il a paru tout à fait vain de préciser arbitrairement des nuances de sens plus ou moins subtiles là où la langue n'a point institué de signes propres; nul critérium ne permet de fixer où l'on doit s'arrêter dans ces distinctions."

On ne saurait être plus clair. Cela signifie que les seuls traits pertinents d'une unité de la langue sont ceux qui la différencient des autres unités. On peut *décrire* le contenu sémantique de cette unité avec autant de détails que l'on voudra, et cela est souvent utile, mais on ne peut la *définir* précisément que par opposition. Description et définition sont choses différentes. Ce sont les traits définitoires des catégories d'une langue donnée qui constituent, sur le plan sémantique, la structure de cette langue. C'est donc à eux qu'il faut s'attacher si l'on veut la caractériser typologiquement.

4. STATUT DES "CATÉGORIES" INTERLANGUES

Il me semble que le principe de pertinence est souvent aujourd'hui quelque peu oublié dans le travail typologique, ce qui a pour effet d'y introduire un certain flou. On sait bien, — je reviens maintenant, après ce détour théorique, qui devrait l'éclairer, à la question de la base de comparaison, — que les catégories grammaticales d'une langue, de même que les unités lexicales, ne coïncident jamais avec celles d'une autre langue. Et pourtant combien de livres de linguistique générale, certains d'ailleurs excellents, prennent pour objet une catégorie grammaticale, par exemple, l'aspect, le passif, le moyen, le réfléchi! Cela signifie que, pour la plupart des linguistes, auteurs et lecteurs, il existe des catégories communes à des langues différentes, catégories plus ou moins vaguement définies, mais reconnaissables. Appelons-les provisoirement, pour simplifier, quoique un peu inexactement, "catégories interlangues". Quel est donc le statut de ces "catégories interlangues"? Je crois que les considérations qui précèdent permettent de le préciser assez clairement.

Je voudrais prendre pour exemple la catégorie de la voix "moyenne". A première vue, c'est une notion assez confuse, parce qu'elle n'est pas dans les langues attachée à un type de formation constant et clair. Elle a été élaborée par les grammairiens anciens à propos du grec classique, mais dans cette langue même, elle a pour forme une conjugaison qui se confond pour une large part avec celle du passif. En français, on l'applique à des verbes qui ont la même forme que les verbes réfléchis. D'autre part, elle n'a pas de définition logique évidente: on parle assez vaguement de procès appartenant à la sphère du sujet. Cependant, malgré cette variabilité des formes et cette incertitude du contenu, la notion de moyen est assez souvent invoquée dans la description des langues, ce qui implique qu'elle correspond dans l'esprit des descripteurs à un certain ensemble d'emplois qui se retrouvent plus ou moins dans un certain nombre de langues. Si l'on se représente l'univers du sémantique comme un espace multidimensionnel où se distribuent les concepts, ces emplois y dessinent une zone assez bien caractérisée. Aboutissent-elles pour autant à définir une véritable catégorie pertinente en linguistique générale?

Je pense que non, ou alors il faut donner au mot "catégorie" un autre sens que celui qu'il prend dans la structure d'une langue particulière. Dans ce dernier cas, une catégorie a dans l'espace sémantique des limites bien définies, qui la séparent des catégories voisines: si le sens à exprimer se situe dans ces limites, il est exprimé par la forme, morphème ou construction, qui est le signifiant de cette catégorie. S'il l'est par une autre forme, il est hors des limites en question et relève d'une autre catégorie.

Dans le cas d'une "catégorie interlangue", comme le "moyen", il n'en irait de même que si elle avait les mêmes limites exactement dans une série de langues, ce qui ne se produit pratiquement jamais. Il y a beaucoup de langues où les nuances du "moyen" se trouvent exprimés par une forme qui sert aussi à exprimer d'autres sens que ceux qui sont inclus dans le "moyen". C'est le cas en français où la même forme sert au "moyen" et au réfléchi. C'est aussi le cas en grec moderne, où la forme en question sert aussi à rendre le passif. Cela revient à dire que le "moyen" n'est pas une catégorie du français ni du grec moderne (ni, assurément, de diverses autres langues): les sens dits "moyens" ne s'analysent, dans ces langues, que comme des cas particuliers, des "effets de sens", d'une catégorie plus large².

Toutefois il arrive que certaines langues soient telles qu'un même ensemble d'emplois, à peu près, forme une catégorie dans chacune d'elles. Naturellement, cette coïncidence n'est qu'approximative, en ce sens que ce n'est pas exactement le même ensemble dans toutes les langues en question. Pour reprendre l'image d'un espace notionnel multidimensionnel, l'aire occupée par les emplois en question n'est pas exactement la même dans toutes les langues. Les limites de la catégorie varient quelque peu d'une langue à l'autre: tels ou tels emplois périphériques en font partie dans une langue et non dans une autre. En ce sens, on peut parler

² Cependant, si l'on peut montrer que, dans ces langues, il existe des faits morphosyntaxiques qui caractérisent les emplois "moyens" par opposition aux autres emplois de la même large catégorie, il devient légitime de les particulariser comme constituant une sous-catégorie.

de "catégorie interlangue", mais, à la différence des catégories de chaque langue, la "catégorie interlangue" est un ensemble flou.

La coïncidence approximative des catégories de langues différentes n'est pas un phénomène rare. Elle n'est vraiment significative et ne se prête à des conclusions générales que lorsqu'elle concerne un assez grand nombre de langues. C'est généralement dans ce cas qu'il est utile de traiter comme des catégories grammaticales interlangues des notions telles que le moyen, le passif, le parfait, le circonstant, etc. Cette constatation n'est certes pas originale. Elle pose un problème intéressant, dont la solution réside probablement, comme on l'a supposé, dans l'existence de certains emplois prototypiques, autour desquels d'autres tendent à se grouper. On peut penser que ces circonstances ne sont que le reflet dans les langues, en vertu du principe d'iconicité, de certains processus cognitifs universels. Mais ce reflet se spécifie et se diversifie inévitablement selon les langues. D'où le caractère approximatif de ces "catégories interlangues" en tant qu'objets linguistiques. Ce ne sont pas de véritables catégories, ce sont des "quasi-catégories".

C'est l'existence de ces quasi-catégories qui rend possibles la recherche typologique et la construction d'invariants. C'est elle qui permet la comparaison nécessaire à ces travaux. Comme ces quasi-catégories sont par nature empreintes d'une certaine indétermination, ils en sont eux-mêmes nécessairement marqués. Cela n'empêche pas le progrès: le développement des études de typologie dans la période récente en est la preuve. Mais les succès doivent être relativisés, ou plutôt ils doivent être évalués en tenant compte de cette part d'indétermination que comportent inévitablement les données de base.

De même que les praticiens des sciences de la nature ne manquent pas d'indiquer dans leurs conclusions la marge d'approximation qui marque les limites de leur validité, de même les linguistes qui aspirent à pratiquer une science, conscients de la part de flou de leur matériau initial, ne peuvent présenter les résultats de leurs recherches typologiques sans essayer de calculer, aussi précisément que possible, dans quelle mesure ils sont valables³. C'est là un desideratum modeste, mais, me semble-t-il, c'est la moindre des exigences d'une méthode un peu rigoureuse.

Voilà donc la condition présente de la typologie linguistique. Mais on peut toujours rêver. On peut imaginer que dans l'avenir les recherches sur les processus cognitifs parviendront à établir l'existence, sous une forme ou une autre, de certaines catégories de la pensée, indépendantes des catégories de chaque langue. On disposerait alors d'une grille conceptuelle objective à laquelle il serait possible de confronter les structures des langues, et sur laquelle on bâtirait des typologies inébranlables. Nous n'en sommes pas là. Mais il est plaisant d'en concevoir l'espoir, et de se transporter par la pensée au jour où les progrès de la linguistique l'auront enfin rendue capable d'expliciter, de chaque langue, la fameuse *innere Sprachform* qu'évoquait Humboldt, que poursuivait Sapir et dont tout linguiste digne de ce nom a le sentiment confus.

RÉFÉRENCES

- Benveniste, Emile (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard, Paris.
 — (1974). *Problèmes de linguistique générale*, II. Gallimard, Paris.
 Coseriu, Eugenio (1974). Les universaux linguistiques (et les autres). In: *Proceedings of the Eleventh Congress of Linguists* (Heilmann, Luigi (éd.)), I, 47-73. Il Mulino, Bologna.

³ Cf. Meillet (1938: 52): "Le premier devoir du savant est de déterminer avec quel degré d'approximation sont exacts les termes dont il use. La linguistique générale souffre gravement de n'avoir à sa disposition que des termes élastiques; mais si elle ne perd pas de vue l'élasticité, le mal restera tolérable." Ce qui est dit des termes est vrai *a fortiori* des résultats.

- Givón, Talmy (1995). *Functionalism and Grammar*. John Benjamins, Amsterdam / Philadelphia.
- Granger, Gilles-Gaston (1987). *Leçon inaugurale faite le 7 mars 1987*. Collège de France, Paris.
- (1994). *Formes, opérations, objets*. Vrin, Paris.
- Hjelmslev, Louis (1966). *Le langage*, traduit par M.Olsen. Editions de Minuit, Paris.
- Meillet, Antoine (1902). *Etudes sur l'étymologie et le vocalisme du vieux slave*, I. Bouillon, Paris.
- (1938). *Linguistique historique et linguistique générale*, II. Klincksieck, Paris.
- Seiler, Hansjakob (1995). "Cognitive-Conceptual Structure and Linguistic Encoding: Language Universals and Typology in the UNITYP Framework". In: *Approaches to Linguistic Typology* (Shibatani, Masayoshi & Bynon, Theodora, eds.), 273-325. Clarendon Press, Oxford.
- Silverstein, Michael (1976). Hierarchy of Features and Ergativity. In: *Grammatical Categories in Australian Languages* (Dixon, R.M.W. (ed.)). Australian Institute of Aboriginal Studies, Canberra.